PQ 2427
.S8 R6
Copy 1

PQ 2427
.S8 R6
Copy 1

Sewrin

Romainville

ou

la promenade du Dimanche

ROMAINVILLE,

OU

LA PROMENADE DU DIMANCHE,

Vaudeville grivois, poissard et villageois,

EN UN ACTE.

Par MM. SEWRIN, et CHAZET,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre, le 30 Novembre 1807.

PRIX : 1 fr: 2 décimes (24 sous.)

A PARIS,

Chez Madame CAVANAGH, Libraire du Théâtre des Variétés, Passage du Panorama, N°. 5, près du Boulevard.

1807.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. PEPIN, bourgeois de Paris, marchand gainier du quai des Morfondus. (*petite perruque ronde et bien poudrée ; habit brun quarré, avec des boutons de soie d'or.*	M. BRUNET.
Madame PEPIN, sa femme, plus âgée que lui, et maîtrisant son mari. (*costume du vieux temps, robe retroussée par les poches, agraffes, nœuds*, etc.)	Mad. BAROYER.
COCO, petit garçon de cinq à six ans, fils de M. Pépin. (*il est encore en fourreau avec des lisières, et il porte un bourrelet sur sa tête.*)	La petite MATHIEU.
MANETTE, nièce de Madame Pépin, ouvrière en dentelles.	Mlle. CUISOT.
JEAN-LOUIS, garçon de chantier.	M. JOLY.
CADET-DUBUT, apprentif ébéniste, amoureux de Manette.	M. CAZOT.
FRANÇOISE, marchande d'oranges à la Halle.	Melle FLORE.
THERESE, marchande grainetière, sous les pilliers des Halles.	Mad. DROUVILLE.
UN PASSANT, parlant.	M. AUDRY.
UN MENETRIER.	M. VAUXDORÉ.
Villageois et Villageoises.	

(*Tous ces Personnages sont* endimanchés, *et vétus selon leur caractère et leur fortune.*)

La Scène se passe dans le bois de Romainville. Le Théatre représente un site champêtre. Çà et là des buissons formant différens bosquets ; à gauche une petite tente de marchand de vin.

PQ2427 .S8R6
399144
31

ROMAINVILLE.

SCENE PREMIERE

(Dans le fond est un joueur de violon, monté sur un tonneau, il joue plusieurs airs de contredanses. Deux paysans et deux paysannes dansent; d'autres font groupes autour d'eux. Sur le devant, à gauche, Jean-Louis et Cadet-Dubut jouent au tonneau avec des palets. A droite, Manette seule, devant une petite table couverte de bouteilles, de verres et de gâteaux; elle est assise d'un côté de la table, agitant un éventail et regardant avec un air d'impatience les joueurs au tonneau. De l'autre côté de la table est une chaise vacante.)

JEAN-LOUIS, CADET-DUBUT, MANETTE, FRANCOISE, THERESE, UN MENETRIER, PAYSANS, et PAYSANNES.

Air : *de la Fricassée.*

(Cet air est dialogué par les Acteurs du devant de la scène, et joué dans le fond par le ménétrier. Les paysans exécutent la contredanse.

LE MÉNÉTRIER.

La fricassée !

Eh! vite, passez, repassez,
Tournez,
Revenez
En arrière,
Maintenant chassez,
Balancez,
Et puis après recommencez.
Regardez vous un p'tit brin;
Frappez vous tous dans la main! (*bis.*)
Et flic et flac,
Et clic et clac,
Tournez soudain.

MANETTE, *à Cadet qui joue au tonneau avec Jean-Louis.*

Monsieur, ce n'est pas trop beau,
De m'planter de cette manière;
Monsieur, ce n'est pas trop beau
De m'planter là pour vot' tonneau.

CADET.

J'n'ons pus que quatre palets;
J'nous en irons pas après. (*il lance ses palets.*)
Attendez, et d'un, et d'deux et d'trois...
Je crois,
Que j'ons gagné pour cette fois.
Morbleu! je n'suis pas en défaut,
Trente et dix font bien mon affaire,
Non, non, je n'suis pas en défaut;
C'est juste le point qu'il me faut.

(Il retourne auprès de Manette d'un air triomphant et s'essuyant le front.)

TOUS ENSEMBLE.

CADET-DUBUT. Morbleu je n'suis pas, ect.

JEAN-LOUIS, *regardant encore le coup qui l'a fait perdre.*
Mil'zieux ! j'ai perdu; j'reste sot !
A ce coup je ne m'attendais guère.
Ne v'là-t-il pas, qu'comme un nigaud,
C'est moi qui vas payer l'écot.

LE MENETRIER, *aux danseurs.*
Pressez, n'vous éloignez pas trop ;
En avant et puis en arrière ;
Allons ferme et tout aussitôt,
Retombez d'aplomb comme il faut.

MANETTE. Monsieur, ce n'est ect.

LE MENETRIER, *à haute voix.*

LA VILLAGEOISE, (*il joue aussitôt cet air que les villageois dansent et qui est dialogué par les personnages du devant de la scène.*)

JEAN-LOUIS, *à Cadet qui s'est assis à la table de Manette.*

Air *de la villageoise.*

Avec toi j'ai perdu,
Je paîrai mon dû ;
Mais j'veux ma revanche.

CADET.

J'y consens,
Mon cher; mais attends;
Ce s'ra pour dimanche,
S'il fait beau temps.

MANETTE.

Quand nous allons queuq' part,
Pour faire un tour les jours de fête,
J'n'aim' pas tous ces jeux, car,
Vous m'laissez toujours à l'écart.

FRANCOISE.

N'ai's donc pas peur, mon chou,
Que l'on t'enlève ta conquête,

THERESE.

Il faudrait être fou,
Pour te voler ce beau bijou.

JEAN-LOUIS et CADET.

Mais n'vous mêlez pas d'çà,
N'allez pas fair' là
Queuque coup d'vot' tête;
Nous voilà,
Et j'dis qu'en fait d'çà,
Pour leur répondre nous sommes là.

LE MENETRIER, *dans le fond.*

L'été!

MANETTE.

Air *de la contredanse de l'été.*

T'nez, monsieur Dubut,

Des gens qu'ont bu
N'ont pas d'raison ;
Laissez les donc,
Car on voit bien
Qu'ils veul' pour rien,
Chercher querelles.
Restez en repos,
Tournez le dos,
N'répondez pas,
N'répliquez pas,
Ou de ce pas,
Moi, je m'en vas.

FRANÇOISE, (*les deux poings sur le côté.*)

Mon petit chiffon,
Que dis-tu donc ?
Ne sais-tu point
Que de ce poing,
J'ons le pouvoir
De t'faire voir,
Trent'-six chandelles ?

THERESE, (*d'un autre côté.*)

Examine bien,
Aussi le mien ;
Je te réponds
Que je saurons,
Bientôt avec
Te clore l' bec.

CADET.

Calmez vous de grace, mesdames.

FRANÇOISE et THÉRÉSE.

J'voulons parler et j'parlerons.

JEAN-LOUIS, *à part, et à Cadet.*

Chût ! je vons emmener nos femmes,
Mais, sarpejeu ! nous nous reverrons.
(Il le quitte en lui serrant la main.)

TOUS ENSEMBLE.

MANETTE.	CADET, *à Jean*	JEAN-LOUIS.	FRANÇOISE
T'nez, monsieur,	C'est ben mal à toi ;	Ceci, sarpejeu,	et
etc.	oui, sur ma foi,	Passe le jeu ;	THERESE.
	T'aurais pu, j'croi,	Retirez vous ;	Mais voyez-le
	Les empêcher	Point de courroux,	donc,
	De se fâcher,	ou j'vais d'un mot	Ce petit chiffon, etc.
	Et d'nous chercher	Finir bientôt	
	Ainsi querelles.	Tout' ces querelles	
	Vite emmène les,	Françoise t'as tort,	
	Appaise les ;	Je l'dis d'abord ;	
	Sattons nous ; mais	Car, sur ma foi,	
	Ne rendons pas	I'n'g'na pas d'quoi,	
	L'public témoin de	Dans ce débat,	
	nos débats.	Fouettor un chat.	

JEAN-LOUIS.

Est-ce qu'on vient à Romainville pour se dis-

puter? Viens-t-en? n'te mets point z'en courroux; il y en aurait pour toute la semaine...

FRANÇOISE.

Non; mais ces ouvrières en dentelles...

THÉRÉSE.

Çà voudrait faire la demoiselle.

FRANÇOISE.

Tu planteras ben des éping', avant d'avoir amassé d'z'écus gros comme toi. Adieu, morceau de roi.

JEAN-LOUIS, (*criant d'un ton de maître.*)

Oh! çà, venez-vous?

FRANÇOISE.

Tais toi donc, nous n'avons qu'un mot à lui dire.

Air : *l'autre jour la p'tite Isabelle.*

Avant d'partir j'voulons, mignonne,
Vous donner un petit avis.

THÉRÉSE.

Faut pas êtr' fière avec personne,
Car çà n'prend pas dans not' pays.

FRANÇOISE.

Pour la pomme, l'citron, l'orange,
Quoiqu'not' magasin soit cité...

THÉRÈSE.

Mon petit ange.

FRANÇOISE.

Mon petit ange.

TOUTES DEUX.

J'n'ons pas d'fierté.

THÉRÈSE

Pour la politesse on nous r'nomme.

Quand vous aurez besoin de nous, nous demeurons sous les pilliers des halles, et com' vous vous croyez, sans doute, la plus belle fem' du sesque.

Chez nous, si vous v'nez,
J'pourrons bien vous donner la pomme; (*bis avec*
Mais, ma foi, çà s'ra par le nez. *Françoise.*)

JEAN-LOUIS.

Mais laissez donc; c'est un' affair' qui doit s'arranger entr' l'z'homm'!

FRANÇOISE.

Lui! attendez-le sous l'orm', çà n's'regimb' q'pour la form'.

THÉRÉSE.

C'est dimanche, oh! comme il est pimpant.

(*Elle donne à Cadet un petit soufflet en signe de caresses.*) Adieu, la belle au bois dormant.

JEAN-LOUIS, *au Ménétrier.*

Hola, hé, M. le Crin-crin, v'là l'soleil qui vous gagne à c'te place, reportez donc votre contredanse plus loin.

LE MENETRIER.

Je le veux bien; mais vous me paierez mon cachet.

FRANÇOISE.

Et oui, monsieur de l'archet.

LE MENETRIER.

Air : *Chez Momus, morgué.*

Vous êt's en défaut,
Car il vous faut
Un quatrième.

THERESE.

J'trouv'rons ben par là,
Queuqu'un d'assez galant pour çà.

FRANÇOISE.

Si j'n'en trouvons
Pour nos pas,
Ce sera tout d'même,
Et j'pourrons, dans l'bois,
Danser la javotte à nous trois.

THÉRÈSE.

Allons.

FRANÇOISE.

Filons.

JEAN-LOUIS.

Dansons,
Chassons,
Walsons;
Amoureux transi,
Soupire ici
Près de c'que t'aime;
Nous allons danser,
Plus tard on te fera walser.

CADET-DUBUT.

Prenez vot' parti,
Moi, j'reste ici
Près de c'que j'aime.
Va vite danser,
Plus tard je te ferai Walser.

LE MENETRIER.

Tout va pour le mieux;
Des gens joyeux,
Voilà c'que j'aime.
J'vous ferai danser,
Chasser, déchasser et walser.

(Tous s'en vont par le fond. Cadet et Manette restent sur le devant de la scène.)

SCENE II.

CADET-DUBUT, MANETTE, *à table.*

CADET, *voyant Manette qui agite fortement son eventail sans mot dire. Après un moment de silence.*

Vous me boudez, mam'zelle Manette?

MANETTE, *se levant.*

Ne faut-il pas que je vous remercie des scènes que vous m'attirez? m'exposer à être injuriée par ces.....

CADET.

C'est ce Jean-louis qui m'avait défié.

MANETTE.

Vot' Jean-Louis est un hom' derien, qui fréquent' des je n'sais qui.

CADET.

Je le vois pourtant le moins que je peux.

MANETTE.

Ce moins là est de trop.

CADET.

Je ne dois pas oublier, qu'avant d'êt' apprenti-ébénisse, j'travaillais avec lui dans l'mêm' chantier au port Saint-Paul.

MANETTE.

Il n'en est pas moins vrai qu'nous n'avons que queuq'z'heures pour nous voir l'dimanche et qu'vous m'plantez là tout' la journée. Quoi donc qu'vous feriez si vous étiez mon mari?

CADET.

Oh! mam'zel', si j'étais vot' mari, j'aurais ben tout l'temps d'vous voir!

MANETTE.

Joli' politesse! Heureusement, nous n'le som' pas encore.

CADET.

Pas encore! eh ben, j'vous demande pardon.

Air : *c'est à mon maître, en l'art de plaire.*

A vos genoux me v'là, mam'zelle.

MANETTE.

Je sais qu'vous avez un bon cœur.

CADET.

Je vous serai toujours fidelle.

MANETTE.

Jesais qu' vous n'êtes pas un trompeur.

CADET.

Manette, ma chére Manette,
D'amour pour vous j'suis consumé ;
D'puis que j'vous aim', je n'suis qu'un' bête.

MANETTE.

J'sais qu'vous m'avez toujours aimé.

CADET.

Ah! oui.

MANETTE.

Voyons. M'promettez-vous de n'plus aller avec Jean-Louis ?

CADET.

J'promets tout ; tout ce que vous voudrez.

MANETTE.

A la bon' heur', nous verrons si vous t'nez parole.

CADET.

Vous tiendrez donc aussi la vôtre?.. notre mariage..

MANETTE.

Mais vous savez de qui çà dépend.

CADET.

J'n'en ignor' pas : de votre oncle et de votre tante.

MANETTE.

Je vous ai donné leur adresse.

CADET.

Je l'ai là : M. Pépin, marchand gainier, quai des Morfondus.

MANETTE.

Eh bien, leur avez-vous fait une visite ?

CADET.

Pas une. J'n'ai pas osé. C'n'est pas M. Pépin, vot'onc', que j'crains ; on dit qu'c'est un bon hom', qui s'lais' mener par l'nez ; mais vot' tante !... vot' tante ! ah ! m'amzel' Manette, que j'crains vot' tante !

MANETTE.

A qui l'dites-vous ? j'la crains t'aussi, moi.

CADET.

N's'rait-il pas convenable de trouver d'abord un prétesq' pour avoir l'accès de l'entrée d'sa maison?

MANETTE.

Et lequel ?

CADET.

I' m'semb' qu'c'est ben aisé. Si j'allais demain

chez elle, comme par hasard, exprès pour acheter des lunettes ?

MANETTE.

Elle verra ben que vous n'en avez pas besoin.

CADET.

Pas besoin !

SCENE III

LES MEMES.

Deux hommes qui se promènent. L'un, en passant devant Manette, lui ôte son chapeau ; Manette, effrayée d'abord, se cache derrière son éventail, tout en inclinant un peu la tête, comme pour rendre le salut.

MANETTE, *à Cadet.*

Oh ! mon dieu ! taisez vous. V'là z'un monsieu qui m'connaît.

LE PASSANT, *tout en continuant son chemin.*

Vous voilà donc par ici, mam'zelle ?

MANETTE, *rougissant, et forcée de répondre.*

Oui, M. Giraud, et vous ?

CADET, *bas à manette.*

Qu'est-ce que c'est que c'monsieur là ?

MANETTE.

Taisez vous donc ; c'est un marchand quincailler qui demeure à côté de ma tante.

LE PASSANT.

Çà va toujonrs bien ?

MANETTE.

Merci, M. Giraud, et la vôtre ?

LE PASSANT.

Comme vous voyez, je me promène. Il y a là-bas des gens de votre connaissance.

MANETTE.

Qui donc ?

LE PASSANT.

Monsieur et madame votre tante.

MANETTE.

O ciel !

LE PASSANT.

Je présume qu'ils vont venir par ici dîner sur l'herbe.

MANETTE.

Qu'entends-je !

LE PASSANT.

Adieu, mamzelle, bien du plaisir.

MANETTE.

Votre très-humble, M. Giraud.

SCENE IV.

CADET DUBUT, MANETTE se levant.

MANETTE.

Sauvons nous, sauvons nous bien vîte; je ne veux pas qu'ils me rencontrent avec vous.

CADET.

C'est un sort! tout l'monde nous dérange. (*Il appelle.*) Garçon!

SCENE V.

Les Mêmes, UN GARÇON.

LE GARÇON, *sortant de la maison du traiteur.*

Monsieur? (*Cadet va pour payer, Manette le pousse.*)

MANETTE, à Cadet,

Allez vous en encore une fois. I'n'faut pas qu'on vous voie.

CADET.

N'ayez pas peur, j'vas m'promener de ce côté là, et j'f'rai semblant d'être tout seul. (*Pendant ce temps Manette a tiré de son ridicule une petite bourse, et a payé le garçon.*)

MANETTE, *donnant une pièce blanche.*

Tenez.

LE GARÇON.

Il vous revient là dessus.

MANETTE.

Je n'ai pas le temps, gardez, gardez tout.

Air : *une fille est un oiseau.*

Ah! si ma tante venait!
Dérobons nous à sa vue...
Vraiment je serais perdue,
Si dans ces lieux ell' m'trouvait.
C'est qu'elle n'est pas trop bonne;
Elle dit toujours : j'ordonne..
J'laissais, dans l'troub' qu'ell' me donne,
Mon ridicule nouveau...
Fuyons, sans que rien m'arrête..
Allons, j'ai si peu de tête
Que j'oubliais mon chapeau.

Elle revient reprendre son ridicule et son chapeau, et se sauve. Le garçon emporte tout ce qui est sur la table.

SCENE VI.

M. et Mme. PEPIN, et COCO.

Ils paraissent dans l'ordre qui suit : Mme. Pépin est la première, appuyée sur le bras de M. Pépin; elle tient un immense éventail

et s'évente beaucoup. M. Pépin est dans le milieu. Sous son bras est un parapluie; d'une main il porte une serviette nouée qui contient le dîner; de l'autre il tient le petit Coco, et Coco tient un polichinel qu'il fait sauter. M. Pépin porte, outre cela, une bouteille dans chacune de ses poches.

MAD. PEPIN.

Ah ! dieu ! quelle chaleur ! il fait étouffant !

M. PEPIN.

Voilà ce que c'est aussi, madame Pépin... vous avez comme çà des manies...

MAD. PEPIN, *d'un ton sévère.*

Des manies ! que voulez-vous dire, M. Pépin ? des manies !

M. PEPIN.

Permettez, permettez, je n'ai pas voulu dire des manies ; mais il est ridicule...

MAD. PEPIN.

Ridicule ! ridicule ! Il n'y a que vous de ridicule, M. Pépin.

M. PEPIN.

Permettez, permettez ; je n'ai pas voulu dire ridicule ; mais il est inconcevable...

MAD. PEPIN.

Inconcevable !

M. PEPIN.

Permettez, permettez.

MAD PEPIN.

Vous êtes si lent ! si indolent ! si pesant !... sans doute, vous aimeriez mieux dîner chez vous, dans votre grand fauteuil, et dormir ensuite, que de profiter de la belle saison.

MAD. PEPIN.

Permettez; j'aime autant que vous la nature champêtre.

M. PEPIN.

Air : *Bouton de rose.*

Sur la verdure,
Il est doux de se promener ;
D'un repas elle est la parure...
Que me faut-il pour bien dîner ?...
De la verdure.

MAD. PEPIN.

On n'a que le dimanche à soi, c'est bien le moins du moins qu'on en jouisse.

MAD. PEPIN.

Je ne vous dis pas non.

MAD. PEPIN.

En ce cas, taisez vous.

M. PEPIN.

Je ne demande pas mieux ; mais permettez...

MAD. PEPIN.

Taisez vous.

MAD PEPIN.

Taisez vous. Vous en parlez à votre aise, madame Pépin ; mais qui est-ce qui a toute la fatigue de la promenade ? C'est moi : qui est-ce qui porte le dîner ? c'est moi : qui est-ce qui porte le parapluie ? c'est moi. Enfin, qui est-ce qui porte tout ? c'est moi.

MAD. PEPIN.

N'êtes-vous pas le mari ?

M. PEPIN.

Bene sit. Mais enfin, voyez ma situation : des bouteilles dans mes poches ; Coco qui me tire d'un côté, vous qui me traînez de l'autre ; le soleil qui me brûle le visage ; des montagnes à grimper, et de l'humeur par-dessus tout cela.

MAD. PEPIN.

De l'humeur !

M. PEPIN.

Et sûrement, de l'humeur.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

En marchant, si vous donnez
Du talon contre une pierre,
Toujours, dans votre colère,
A moi vous vous en prenez.
Dans une ornière l'on verse ;
Nous essuyons une averse ;
Coco tombe à la renverse,
Aussitôt, dans vos propos,
Et la pluie, et les ornières,
Et les enfans, et les pierres,
Vous mettez tout sur mon dos.

MAD PEPIN.

Aurez-vous bientôt fini ?

M. PEPIN.

Oui, mais permettez...

MAD PEPIN.

Encore.

M. PEPIN.

J'ai fini, madame Pépin. (*à part.*) Attrape, j'ai dit ce que j'avais sur le cœur.

COCO, *tirant son père par l'habit.*

Papa, j'ai faim.

M. PEPIN.

Eh! un moment donc. Veux-tu bien me laisser tranquille. (*Il lui donne une tape sur l'épaule, Coco pleure.*)

MAD. PEPIN.

Comment, monsieur, vous frappez cet enfant?

M. PEPIN.

Mais non, je lui ai donné. (*à Coco.*) Est-ce que je t'ai battu?

COCO, *pleurant.*

Oui, il m'a battu.

MAD. PEPIN.

Je vous défends de le toucher.

M. PEPIN.

Il m'assomme, moi... papa, j'ai faim, papa, j'ai faim.... Eh! qu'il attende!

MAD. PEPIN.

Viens ici, Coco, viens de mon côté.

M. PEPIN.

Oh! oui, gâtez le, gâtez le; çà f'ra un joli enfant.

MAD. PEPIN.

Que lui manque-t-il?

M. PEPIN.

Oh! mon dieu, rien.

Air : *chacun avec moi l'avoûra.*

Il est mutin, menteur, hargneux,
Je m'attends qu'un censeur sévère
Verra dans ces défauts nombreux,
Un héritage de son père.

MAD. PEPIN.

Sur ce point restez en repos;
A mon fils j'ai su tout apprendre,
Que vous importent ses défauts?
C'n'est pas à vous, (*ter.*) qu'on peut s'en prendre.

M. PEPIN.

C'est bon, c'est bon, Ah! çà, madame, décidez-vous donc; est-ce ici que vous voulez vous asseoir?

MAD. PEPIN.

Je m'asseoirai où il me plaira. (*Elle s'assied sur un tertre de gazon, au pied d'un arbre.*)

M. PEPIN, *bas.*

Ah! c'est heureux; elle s'asseoit toujours.

Il pose la serviette par terre, la dénoue et étale le dîner dessus. De son côté, Madame Pépin sort de son ridicule trois gobelets qu'elle

pose sur la serviette. M. Pépin sort de sa poche une bouteille; il la regarde.]

Voilà le vin. (*Il parle, tout en arrangeant la nape sur l'herbe.*) Le beau plaisir de venir se promener pour se disputer! Il y a pourtant vingt ans que... (*Il tire de sa poche la deuxième bouteille; étonné de son poids léger, il la regarde avec surprise.*) Eh bien? ne voilà-t-il pas... la bouteille d'eau est fêlée... Oh! ciel, ma poche est toute mouillée... Elle a fui dans la route.

MAD. PEPIN.

Hum! vous êtes si étourdi...

M. PEPIN, *à Coco.*

C'est lui... oui, c'est toi, je m'en souviens, tu m'as donné un coup dessus avec ton polichinel... Oh! par exemple... Mais je disais aussi, qu'est-ce que je sens sur mes jambes?... Ah! ma foi, c'est égal. (*Il prend son mouchoir, le déploie, et le place par terre, comme s'il allait s'asseoir dessus.*) Nous nous passerons bien d'eau.

MAD. PEPIN.

Vous, monsieur; mais moi...

M. PEPIN.

Oh! bah! aujourd'hui c'est dimanche; et puis d'ailleurs, permettez, madame Pépin...

Air *de la Croisée.*

Le vin réveille notre ardeur;
Il double l'esprit, la mémoire;
Il rend toujours de bonne humeur,
Vous devriez toujours en boire?

MAD. PEPIN.

Non, non, le vin est un poison,
Dont le sexe a droit de se plaindre,
Car il peut troubler sa raison..

M. PEPIN.

Vous n'avez rien à craindre.

MAD. PEPIN.

Air *du Vaudeville de M. Guillaume.*

De l'eau, monsieur, connaissez l'avantage,
Elle épargne bien des faux pas;
Plus on en boit, plus on est sage.

M. PEPIN.

Autrefois, vous n'en buviez pas.

MAD. PEPIN.

De la santé, l'eau seule est la recette;
Enfin, et c'est là le grand point,

Dans tous les temps l'eau nous calme la tête.

M. PEPIN, *regardant encore la bouteille.*

Mais, quand on n'en a point...

MAD PEPIN.

On s'en procure, monsieur; allons, je vous en prie, un peu plus de complaisance.

M. PEPIN.

Mais permettez, où voulez-vous que j'en trouve? il n'y a pas de fleuve à Romainville.

MAD. PEPIN.

N'importe, cherchez toujours dans quelque maison voisine.

M. PEPIN.

Permettez, en fait de voisine, je ne vois que la maison du marchand de vin.

MAD. PEPIN.

Eh bien, allez y.

M. PEPIN.

C'est cela, allez donc demander de l'eau à un marchand de vin, vous serez bien reçu.

MAD. PEPIN.

Air : *pauvre petit, il est transi.*

Fut-on jamais moins complaisant?
Vous êtes impatientant!
Quelle existence affreuse!
Je suis bien malheureuse!
De vous, monsieur, je le vois bien,
Non, je n'obtiendrai jamais rien.
Ah! dieu. (*ter.*) Que je suis malheureuse.
Bien malheureuse,
Trop malheureuse!

M. PEPIN.

La voilà qui pleure à présent!
Allons, je serai complaisant!
Remettez vous la tête,
A chercher je m'apprête...
Je suis bien de tous les maris,
Le plus humble, le plus soumis...
Oh! dieu. (*ter.*) Oh! dieu que je suis bête
Oh! oui, bien bête,
Oh! oui, trop bête!

(Il s'en va par le fond.)

SCENE VII.

Mad. PÉPIN, COCO.

MAD. PEPIN.

Qu'il est dur de passer sa vie avec un pareil homme!

COCO.

Maman, j'ai faim.

MAD. PEPIN.

Aimable enfant!

Air: *jeunes amans cueillez des fleurs.*

Que j'aime ses touchans propos!
Que j'aime ses douces paroles!
De mon mari, de tous mes maux,
Mon fils, c'est toi qui me consoles.
Mon époux est triste, exigeant;
Mais mon fils aime bien sa mère,
Et par bonheur, ce cher enfant,
Ne ressemble pas à son père.

Encore, si M. Pépin avait des reproches à me faire; mais je puis dire que ma conduite est un modèle... et cependant ce ne sont pas les occasions qui m'ont manqué; il y a plus de trente ans qu'on me répète que je suis jeune, fraîche et jolie.

COCO.

Maman, je veux du pâté, donne moi-z-en.

MAD. PÉPIN.

Un moment. Qu'est-ce que c'est que ce petit drôle?

SCENE VIII.

Les mêmes, CADET-DUBUT.

CADET, *à part.*

La voilà seule, bon, profitons du moment, et suivons le conseil que Manette m'a donné, pour afin d'entrer dans les bonnes graces de sa tante.

MAD. PÉPIN, *à part d'un air de coquetterie.*

Que me veut donc ce jeune homme?... il me regarde beaucoup. (*Elle se rengorge et joue avec son éventail, pour se donner un air d'aisance.*)

CADET, *s'approchant et saluant.*

Vous êt'z'étonnée, madame, que je vous fisque? c'est que le coup-d'œil est vraiment z'aimable d'ici.

Air: *j'ai vu partout dans mes voyages.*

Sur le gazon un' jeune mère,
A côté d'elle un jeune enfant...
Ah! quel tableau je voudrais faire,
Si j'étais peintre un seul instant!
De loin votre aimable tournure,
Excitait déjà mon transport,
Et j'admirais votre figure,
Quand je n'la voyais pas encor.

MAD. PEPIN.

Monsieur est très-galant. (*à part.*) Il a l'air bien élevé.

CADET, *allant caresser Coco.*

Oh! le joli petit garçon! c'est z'un amour. Vous n'avez que celui-là, madame?

MAD. PEPIN.

Si elle vivait, j'aurais une fille de dix-neuf ans.

CADET.

Ah! laissez donc, vous voulez dire z'une sœur.

MAD. PEPIN, *à part.*

De plus en plus honnête!

CADET.

C'est le cas ou jamais de chanter.

L'astre du jour z'à son déclin,
Z'a souvent l'éclat de l'aurore.

MAD. PEPIN.

Est-ce que monsieur est artisse?

CADET.

Non, madame, je suis ébénisse, ben à vot' service.

MAD. PEPIN.

C'est un joli état.

CADET.

Oui, l'état z'est assez brillant pour le quart-d'heure.

MAD. PEPIN.

Mais asseyez vous donc, monsieur.

CADET.

Ah! madame.

MAD. PEPIN.

Vous avez bien chaud.

CADET.

C'est la caniculle; mais il fait beau ici; cet air vif ouvre l'appétit.

MAD. PEPIN.

Comment! Est-ce que vous n'auriez pas encore dîné?

CADET.

Madame...

MAD. PEPIN.

Oh! que je serais enchantée de pouvoir vous offrir... point de façons, je vous en prie.

DUO de *la servante justifiée.*

Un morceau de ce pâté,
Cela ne se refuse guère.

CADET, *mangeant.*

Si j'accepte, en vérité,
Ce n'est que pour vous plaire.

MAD. PEPIN.

Comme il est nouveau,
Il n'a pas souffert en route.

CADET.

Encore un morceau
De cette croûte.

CADET.

Ce qui double sa bonté,
C'est qu'il vient d'une main bien chère.
Si je mange, en vérité,
Ce n'est que pour vous plaire.

MAD. PEPIN.

Ce jeune homme là n'est pas commun ;
J'ai raison de l'aimer et chacun
En ferait autant pour quelqu'un,
Qui, malgré son esprit est à jeûn.

MAD. PEPIN.

Mais buvez,
Vous devez
Avoir soif, je parie ?

CADET.

Moi, jamais.

MAD. PEPIN.

Comment?

CADET.

Mais,
Je bois quand on m'en prie.

CADET.

Ce vin double de bonté,
Versé par une main si chère.
Si je bois, en vérité,
Ce n'est que pour vous plaire.

MAD. PEPIN.

Ce jeune homme là n'est pas commun.
etc.

COCO.

Maman,... et papa?

MAD. PEPIN.

Taisez-vous, monsieur; il va revenir, ne vous inquiétez pas de cela.

CADET, *d'un ton sentimental.*

Vous avez encore votre époux, madame?

MAD. PEPIN, *soupirant.*

Qui, monsieur.

CADET.

Quel dommage que vous ne soyiez plus à marier!

MAD. PEPIN, *avec un air de confidence.*

C'est ce que je me répéte tous les jours.

CADET.

Je ne sais... mais votre air franc et z'ouvert..... je voudrais tenir à vous par des liens quelqueconques... Ah! que n'avez-vous seulement une fille! je ne demanderais pas si elle est riche, si elle est belle.

Air : *pour la baronne.*

C'est votre fille,
Dirais-je, et je l'épouserais.

Aulieu d'être fraîche et gentille,
Fût-elle affreuse, je dirais :
C'est votre fille.

MAD. PEPIN, *à part et riant d'aise.*

Eh! eh! eh! eh! c'est qu'il est tout à fait aimable. (*haut, avec joie.*) Ah çà, si je n'avais qu'une nièce?....

CADET.

Ce s'rait tout d'mêm', je n'me posséderais pas de joie.

MAD. PEPIN.

J'en ai une, j'en ai une.

CADET.

Que dites-vous? quoi! l'hasard voudrait que...

MAD. PEPIN.

Possédez vous, possédez vous... Oui, j'ai une nièce.

CADET, *vivement.*

Son âge?

MAD. PEPIN.

Dix-huit ans.

CADET.

Jolie, peut-être?

MAD. PEPIN

C'est jeune... la beauté du diable...

CADET.

C'est vous que je verrais dans chacun de ses traits. Ah! madame, je n'ai qu'un mot à vous dire. (*Très vîte.*) Je me nomme Cadet Dubut, fils de père et mère très connus.

Air *de Décence.*

Sachez qu'ma fortnne consiste
En rien du tout pour le moment;
Mais à Beaune un d'mes oncle' existe,
Et n'a qu'son neveu pour enfant.
On l'dit d'une richesse extrême;
C'est un médecin comme il faut;
Il est malade, et se traite lui-même,
Je dois en hériter bientôt.

MAD. PEPIN.

C'est bon, c'est bon; je m'charge d'arranger c't' affaire.

CADET, *se levant.*

Cette promesse augmente la témérité de mes entreprises; il faut que je vous embrasse. Votre mari n'y est pas?

SCENE IX.

Les Mêmes, M. PEPIN.

M. PEPIN, *revenant avec une cruche.*

Voici la cruche.

CADET, *à Mad. Pepin, qui se défend d'être embrassée.*

C'est en vain que vous résistez ; quand on doit tant, il faut donner un à-compte. (*il l'embrasse.*)

M. PEPIN *paraît en ce moment, et de surprise laisse tomber la cruche pleine d'eau.*

Que vois-je ?

MAD. PEPIN, *se cachant avec son éventail.*

O ciel ! mon mari !

CADET *se tournant vers M. Pepin.*

C'est votre mari, madame... Ah ! monsieur, que je vous embrasse aussi ! permettez-vous ?

M. PÉPIN *criant et furieux.*

Permettez, monsieur... Je ne permets pas.

CADET, *lui prenant la main.*

Que j'suis enchanté, ravi d'fair' vot' connaissance!

M PEPIN.

Avant de prendre la main à quelqu'un, sachez s'il se soucie de çà.

CADET.

L'accueil obligeant que j'ai reçu de madame, l'offre qu'elle m'a faite de son dîner...

M. PEPIN *s'appercevant que tout est mangé.*

Comment, comment, vous avez... Oh ! ceci est trop fort !

MAD. PEPIN *lançant un regard sévère.*

Trop fort, monsieur !

M. PEPIN, *criant.*

Oui, madame, trop...

MAD. PEPIN, *de même.*

Songez à ce que vous dites.

M. PEPIN *regardant la bouteille vide.*

Mais, madame, permettez ; vous m'envoyez chercher de l'eau, et pendant ce temps, monsieur boit le vin...

MAD. PÉPIN.

Je vous prie, monsieur, d'être poli devant un étranger, et de ne pas crier si fort.

M PEPIN.

Permettez, madame, il est temps que je crie, et je crierai... On se moque de moi, il est temps que j'aie du caractère.

MAD. PEPIN, *riant d'un rire forcé.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

CADET.

Monsieur, croyez que les intentions les plus pures...

M. PEPIN.

C'est çà ; ou dîne sans moi, et on appelle cela des intentions pures !

MAD. PEPIN,

Modérez vous.

M. PEPIN.

Qne je me modère..,

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Pour demeurer passif encor,
Dans une pareille occurrence,
Madame, des glaces du Nord
Il faudrait tenir la naissance.
Dès ce jour je vais ordonner
Qu'un toit différent nous rassemble.
Vous avez mangé mon dîner,
Nous ne pouvons plus vivre ensemble.

CADET.

Ah ! monsieur, point de scandale, et si c'est moi, z'hélas ! qui est la cause de çà, je suis prêt zà quitter la partie.

MAD. PEPIN.

Laissez, laissez, jeune homme ; ne prenez pas la peine de vous justifier. Monsieur boude, monsieur crie, monsieur se fâche, monsieur veut avoir du caractère... Eh bien ! monsieur, ayez du caractère... libre à vous. Mais libre à moi aussi d'aller chercher ailleurs la paix et le repos... Adieu ; quand vos esprits seront paisibles, et que vous ne voudrez plus avoir de caractère, c'est vous qui courrez après moi.

M. PEPIN.

Mais, madame Pépin, permettez.

MAD. PEPIN, *s'en allant très vîte.*

Je ne vous écoute plus.

M. PEPIN, *courant après elle.*

Ma femme....

MAD. PEPIN, *s'en allant plus vîte.*

Suivez moi, M. Dubut, suivez moi.

M. PEPIN, *désolé.*

Ma petite femme...

CADET, *bas à M. Pepin.*

Demeurez, je vais tacher de la calmer.

M. PEPIN, *presque pleurant.*

Après vingt ans de sentimens réciproques... Oui, allez trouver ma femme....

Air *de Lisbeth.*

Dites que j'ai le grand défaut,
D'avoir un honneur trop farouche ;
Dites que j'ai parlé trop haut ;
Qu'elle a pris la fuite trop tôt,
Et que j'ai pris trop tôt la mouche.
Dites lui que depuis vingt ans
Je la connus sensible et bonne...
Seul j'ai causé tous ses tourmens...
Dites lui... (*bis*) que je lui pardonne.

CADET, *s'en allant.*

Comptez sur moi.

M. PEPIN.

Tenez, menez lui son fils...

Air : *à la papa.*

Pars aussi, mon cher petit...
Va dans les bras de ta mère.
Il faut petit à petit
Eloigner de son esprit
Ce qui l'aigrit.
Dis que tu vois là,
Dans le chagrin ton père ;
Va, mon enfant, va,
Et termine tout çà,
A la papa. (*Coco sort avec Cadet.*)

Quelle journée! quelle journée! non, de la vie ni des jours je n'en ai vu une pareille!

SCENE X.

M. PEPIN, FRANÇOISE, THERESE.

FRANÇOISE, *dans le fond.*

Thérèse ; mais où donc qu'est passé Jean-Louis?

THERESE.

Je ne sais. Il a dit, dit-i', qu'il allait du côté des carrières.

FRANÇOISE.

Est-ce que c'est poli d'êtr' malhonnête com'çà?

THERESE.

Air *de Manon Giroux.*

Vingt fois j'te l'ai dit, ma chère,
Sur ces chiens d'amans ;
I'gn'y a pas pus d'fond z'à faire,
Que sur le beau temps.

Dès qu'ils s'apperçoiv' qu'on l's'aime,
Ils s'éloignent d'nous.

FRANÇOISE.

Oh! oui, je l'sais par moi-même,
V'là comme ils sont tous.

THERESE.

Oui; mais attends donc qu'il r'vienn... com' j'lui chanterons une antienne!

FRANÇOISE.

V'là z'un monsieur qui m'dira p'tet' s'il l'a vu... Vous n'avez pas rencontré z'un grand jeun' hom'?

M. PEPIN, *préoccupé, ne l'écoute pas.*

Les femmes!... les femmes!...

FRANÇOISE, *à part.*

A qui en a-t-il donc? a-t-il perdu la raison?

THERESE.

Eh! parle lui donc de plus proche. N'vois-tu pas qu'il a sa langue dans sa poche?

M. PEPIN, *sans les entendre.*

Dîner sans moi... Ah! que c'est dur à digérer!

FRANÇOISE.

Dites donc, magot, faut-il vous crier çà plus haut?

THERESE

Mon p'tit mouton à tondre, fait' nous donc l'honneur d'répondre.

M. PEPIN.

Mesdames, respectez un étranger.

FRANÇOISE.

Tiens, prenez garde de vous déranger.

THERESE.

Voyez l'malheur qu'çà cause, dirait-on pas un homm' d'queq'chose?

M. PEPIN.

Permettez, je sais ce que je suis, passez votre chemin.

FRANÇOISE.

Ah! ah!

Air de *Frosine.*

N'fait' donc pas tant vot' mutin,
J'savons ben aussi c'que j'somme,
J'avons la parole en main,
Et je valons ben un homme.

THERESE.

Un hom'! qu'eq'tu dis donc là?
S'ils r'semblaient à monsieur que v'là,
Sans nous vanter, j'espère,
Qu'j'en vaudrions ben la paire.

M. PEPIN.

Mais c'est donc ici l'enfer! qui m'a envoyé ces deux furies?

FRANÇOISE, *en colère.*

Furies!

M. PEPIN.

Permettez.

THERESE, *en colère.*

Furies!

M. PEPIN, *se garantissant la tête avec les mains.*

Permettez.

FRANÇOISE et THERESE.

Furies!

M. PEPIN, *criant.*

Mesdames, je vais appeler la garde.

FRANÇOISE et THERESE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

M. PEPIN, *criant.*

Quelle figure je fais ici!

FRANÇOISE et THERESE, *riant de plus belle:*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

SCENE XII.

Les mêmes, JEAN-LOUIS.

JEAN-LOUIS.

Queu chien d'vacarm' qu'on entend par ici!

THERESE et FRANÇOISE.

Ah! v'là justement Jean-Louis.

M. PEPIN, *à Jean-Louis.*

Monsieur; qui que vous soyiez, venez à mon secours, délivrez moi de ces deux mégères.

THERESE, FRANÇ. et JEAN-LOUIS *éclatent ensemble de rire.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

M. PEPIN.

Fatal dimanche! où suis-je venu?

JEAN-LOUIS.

Monsieur, je vous demande ben... ah! ah! ah! excuse, pardon... ah! ah! ah! c'est que... ah! ah! ah! vous ressemblez com' çà ni pus ni moins qu'à un chinois de paravent.

M. PEPIN.

Et pas un seul commissaire dans le bois.

Dans son désespoir, il va s'asseoir au pied de l'arbre.

JEAN-LOUIS, *d'un ton raisonnable.*

Z'au fond, vous avez tort, vous aut' d'vous attaquer comme çà z'à un particulier qui n'vous dit rien.

FRANÇOISE.

Eh j'lui d'mandions poliment s'il t'avait vu passer.

THÉRÉSE.

C'tescargot là nous a répondu : passez vot' chemin.

JEAN-LOUIS.

Il a dit : passez vot' chemin... c'es' égal.

Air : *Mon père était pot*

Faut êt' poli, vous l'savez bien,
Même dans la colère.
Toi, Françoise, tu ne vaux rien ;
Toi, tu n'es qu'un' commère.
Si Monsieur z'est laid,
Petit et mal fait,
En quoi qu'çà vous tracasse ?
Apprenez, serpens,
Qu'on n'doit pas aux gens
Dire des sottis' en face.

M. PEPIN.

Au moins il prend mon parti.

JEAN-LOUIS.

Allons, laissez c'paroissien tranquille, et v'nez vous en ; aussi ben, v'là z'un grain d'pluie qui s'annonce.

Dans cette scène le jour a un peu diminué. De temps en temps on a vu des éclairs, et l'on a entendu le tonnerre dans le lointain.

FRANÇOISE, *tendant sa main en l'air.*

Eh! il a raison, Thérèse. Attendez un moment ; (*Elle sort de sa poche un mouchoir rouge dont elle se couvre la tête.*) C'est que je n'veux pas mouiller mon bonnet d'dentell'!

THÉRÉSE.

Eh! pardin'! j'vons en faire autant.

JEAN-LOUIS, *qui les attend.*

Allons, filons, filons donc, c'est qu'j'ai mon habit d'écarlate, moi et je n'veux pas qu'il soit fripé, tiens, tiens, entends-tu le tonnerre?

(Françoise et Thérèse prennent le bras de Jean-Louis.)

FRANÇOISE.

J'attraperons ben la barrière avant qu'çà n'tombe.

(Dans le fond on voit passer beaucoup de monde, des hommes et des femmes qui se sauvent avec des mouchoirs sur leur tête et ne font que traverser le théatre. Les éclairs et le bruit du tonnerre augmentent.

JEAN-LOUIS, *s'en allant.*

Vois-tu, vois-tu com' tout l'monde s'sauve. Vannons. (*Ils sortent.*)

SCENE XIII.

M. PEPIN, *seul sous l'arbre, et plongé dans une espèce d'abattement.*

Et ma femme! qui ne revient pas. Que je suis malheureux! (*Il ouvre son parapluie.*)

SCENE XIV.

M. PEPIN, CADET-DUBUT.

CADET.

Accourant et s'emparant du parapluie que tient M. Pepin. (Très-vîte.)

Monsieur, rassurez vous; madame n'est déjà plus si en colère; elle craint d'être surprise par l'orage? et je viens chercher son parapluie.

M. PEPIN, *voulant courir après lui.*

Comment? mais permettez, s'il pleut je vais être trempé, moi.

CADET, *tout en courant.*

Mettez vous à couvert sous un arbre. (*l'orage se déclare, on entend le bruit de la pluie.*)

SCENE XV.

M. PEPIN, *seul, et d'une fureur concentrée.*

Quand je vous dis encore une fois que je compte ici pour zéro! c'est égal, mon parti est pris.

Air *du pas redoublé.*

Si la foudre vient me frapper,
J'attends avec courage.
Je ne prétends pas échapper,
Aux dangers de l'orage.
Quelque torrent m'emportera,
Dans le royaume sombre,
Et quand le soleil reviendra,
Je ne serai qu'une ombre.

SCENE XVI.

M. PEPIN, MANETTE.

(Avec un parapluie rose, tout ouvert, et si mouillé qu'il forme des gouttières.

MANETTE, *à part dans le fond.*

Le voilà seul, c'est le moment de le mettre dans nos intérêts. (*elle s'avance.*) que vois-je! mon oncle, vous ici!

M. PEPIN.

Q'entends-je? c'est toi, Manette!... par quel hazard?

MANETTE.

Par quel accident?

M. PEPIN.

Approche donc, approche et mets moi à l'abri. C'est la providence qui t'envoie à mon secours.

MANETTE.

O mon cher oncle! que je suis heureuse!

(Elle se place auprès de lui, le couvre de son parapluie et lui prend le bras. L'orage cesse. Le jour revient.)

M. PEPIN.

Oh! oui, je reconnais bien tes attentions. Prends garde, çà me fait gouttière sur l'épaule.

MANETTE, *fermant le parapluie.*

La pluie a cessé! Vous êtes donc venu vous promener à Romainville?

M. PEPIN.

Oui, avec ta tante et Coco.... Je comptais dîner sur l'herbe... là, en famille.

MANETTE.

Mon pauvre oncle, mon pauvre petit oncle! ah! je devine vos chagrins! ma tante... vous vous êtes disputés?...

M. PEPIN.

Ah! ta tante; ne lui ressemble pas, Manette!

MANETTE.

Je vous ressemblerai; c'est moi qui reviendrai toujours la première,

M. PEPIN.

Ta tante ne veut pas même revenir la seconde.

MANETTE.

Détrompez vous; mon oncle, je crois l'apperçevoir.

M. PEPIN, *sans oser se retourner.*

Que dis-tu?... est-ce bien elle? regarde si elle me regarde.

MANETTE.

Non, pas encore. Il y a un jeune homme avec elle.

M. PEPIN.

C'est notre médiateur. Reste là, tu seras la médiatrice.

MANETTE.

Médiatrice? çà veut-il dire çà, mon oncle, que je serai la femme du médiateur?

M. PEPIN.

Air : *çà n'se peut pas.*

Age heureux de l'adolescence!
Alors tout charme, tout sourit;
On peut dire ce que l'on pense,
Ou bien penser tout ce qu'on dit:
Le nature à tes vœux accorde
Des jours sans trouble, sans souci,
Et par toi bannit la discorde.

MANETTE.

Chut, la voici. (*bis.*)

SCENE XVII.

Les Mêmes, *à gauche.* MAD. PEPIN et CADET, *à droite.*

Coco se tient après les jupons de sa mère.

M, PEPIN, *sans regarder.*

Je frissonne.

MAD. PEPIN, *à Cadet*

Vous avez beau dire et beau faire, je n'ai pas eu tort.

MANETTE, *à son oncle.*

S'il faut convenir qu'elle a eu raison, convenez en du moins, pour vous raccommoder.

M. PEPIN.

Ah! je suis accoutumé à céder.

Dialogue en chant imité de Blaise et Babet.

CADET, *à Mad: Pépin.*

Faites un pas.

MAD. PEPIN.

Je ne veux pas.

MANETTE, *à son oncle.*

Faites un pas.

M. PEPIN.

Je n'ose pas.

MANETTE, *poussant son oncle.*

Allons un peu de complaisance.

CADET, *à mad. Pepin.*

Un peu d'avance.

MAD. PEPIN.

Je ne veux pas.

MANETTE, *à son oncle.*

Un peu d'avance.

M PEPIN.

Je n'ose pas.

MANETTE, *poussant son Oncle.*

Montrez lui du moins le visage.

CADET, *à mad. Pépin.*

Vous lui feriez ainsi perdre courage.

Les deux époux se rapprochent. A partir de ce moment, ils sont placés dos à dos, et se regardent en cachette. Madame Pepin, en badinant, laisse la main dont elle tient le bout de son mantelet. M. Pepin, de son côté, a l'air de vouloir jouer avec le même bout du mantelet noir; mais sa main rencontre celle de sa femme, et tous les deux font un tressaillement. Coco est retiré dans le fond, entre Manette et Cadet.

MAD. PEPIN.

Sur un rien me chercher querelle!
Se fâcher pour un dîner!
Fatal dîner!

M. PEPIN.

Je suis un sot! hélas! j'avais perdu la cervelle!
Pouvais-je ainsi déraisonner?
Veux-tu me pardonner?

MAD. PEPIN.

Te pardonner?

M. PEPIN.

Me pardonner?

MAD. PEPIN, *attendrie.*

Te pardonner?

M. PEPIN,

Me pardonner!

Cadet place tout à coup Coco entr'eux deux. Les époux, par un mouvement spontané, se retournent avec joie, s'embrassent et pressent leur enfant dans leurs bras.

TOUS.

Ah, quel plaisir! ah! quel bonheur!
Plus de rancune, plus d'humeur.
Chassez votre / Chassons notre tristesse;
Vivez, / Vivons avec tendresse.
Et conservez / conservons dans votre / notre ménage,
Même bonté, même douceur,
Mêmes amours;
Qu'aucun nuage
Ne vienne plus troubler nos jours.
Ah! quel plaisir, etc.

MAD. PEPIN, *à son mari.*

C'est à monsieur que vous devez cet heureux raccommodement.

M. PEPIN, *lui serrant la main.*

Ah! mon cher ami... comment vous appelez-vous?

CADET.

Cadet Dubut pour vous servir, si j'en étais capable.

PEPIN.

Permettez... Vous n'aviez donc pas l'intention de... de distraire ma femme de ses devoirs?

CADET.

Ah! monsieur, il n'était question que de mamzelle votre nièce... et madame voulait me la donner en mariage.

M. PEPIN.

En mariage! vous connaissiez donc ce jeune homme?

MAD. PEPIN.

Il est honnête!

M. PEPIN.

Il le l'est.

MAD. PEPIN.

Très-honnête.

CADET.

J'ai donné à madame tous les renseignemens qu'elle pouvait désirer; demain je vous amènerai ma famille, et vous verrez....

M. PEPIN.

Oui, jeune homme, amenez votre famille, votre père, si vous en avez un, et nous arrangerons tout cela.

MAD. PEPIN.

C'est pourtant bien heureux que tu sois venue ici, Manette!

MANETTE.

Oui, c'est comme un fait exprès; mais, ma tante...

monsieur que je vois ici pour la première fois!.... .

MAD. PEPIN.

Est-ce que j'avais vu davantage M. Pépin, quand je l'ai épousé? demande lui s'il a été heureux.

M. PEPIN.

Si je l'ai été! vous le savez, madame Pepin et j'espère l'être encore.

SCENE XVII et dernière.

Les mêmes, LE MENETRIER, JEAN-LOUIS, FRANÇOISE, THERESE, LES VILLAGEOIS, *tous revenant bras dessus bras dessous.*

CHŒUR *du tableau parlant.*

Mes amis, après l'orage ;
On voit venir le beau temps,
Et le soleil va, sous l'ombrage,
Ramener tous les amans.
Le bruit du tambourin,
A fait taire
Le tonnerre,
Au bruit du tambourin,
Il faut se mettre en train.

LE MENETRIER.

Mesdames, la contredanse va recommencer; si vous voulez venir....

M. PEPIN.

Monsieur le joueur de violon, pas pour aujourd'hui; mais nous vous retenons pour dimanche prochain.

CADET.

Oui, c'est à Romainville que nous ferons la noce.

LE MENETRIER.

Une nôce! je puis vous enseigner un endroit où vous serez bien; c'est à la barrière des Trois Couronnes, vis-à-vis l'ancien Petit-Moulin-Joli, aux Trois Innocens.

M. PEPIN.

Bien, c'est convenu, nous irons (*avec sentiment.*) aux Innocens! Manette, tu seras là dans ton centre,

CHŒUR.

Qu'on est heureux,
Qu'on est joyeux,
Tranquille,
A Romainville!
Ses bois charmans,
Pour les amans,
Offrent mille agrémens.

VAUDEVILLE

CADET-DUBUT.

Air : *dans ce sallon, où du Poussin.*

Les artisans ont peu de r'pos ;
C'est bien gênant pour la tendresse ;
Tout' la semaine leurs travaux
Les éloignent de leur maîtresse.
Mais enfin il arrive un jour
Où l'on sait prendre sa revanche ;
Pour le peuple on sait que d'l'amour
La fête est toujours le dimanche.

MAD. PEPIN.

Un jour de calme fait du bien ;
A plus d'ardeur il nous dispose ;
La semaine on travaille bien,
Et le dimanche on se repose.
Mais, mon époux, répondez moi,
Et d'une manière bien franche,
De grâce apprenez moi pourquoi
Chez vous il est toujours dimanche ?

M. PEPIN.

Chez soi l'on travaille ou l'on dort,
Six jours auprès de sa compagne ;
Puis le dimanche chacun sort,
Et Paris est à la campagne.
Ma femme aussi veut me donner
Ce plaisir vers lequel je panche.
Mais pour m'envoyer promener
Elle n'attend pas le dimanche.

JEAN-LOUIS.

L'amour z'est un fripon z'hardi,
Qui cheux nous ne musarde guère ;
J' voyons un' belle le lundi,
Le mardi z'elle fait la fière.
On l'apprivoise l' mercredi,
Le jeudi son âme s'épanche ;
On soupir' vendredi, sam'di,
Et l'on l'épouse le dimanche.

LE MENETRIER.

J'ai mon rateau de jardinier,
Pour faire au bosquet mon ouvrage,
Mon violon de ménétrier,
Pour faire danser le village ;
Mais je s'rai bientôt immolé,
Je sens que mon bras se démanche,
Car tout' la s'main' quand j'ai râclé,
Je racle encore le dimanche.

MANETTE, *au public.*

Si cet ouvrage vous déplait,
Juges qui tenez la balance,
Gardez, pour adoucir l'arrêt,
Le calme heureux de l'indulgence ;
Mais s'il vous offre des appas,
Qu'ici votre bonté s'épanche,
Et que vos mains n'observent pas,
Pour nous, le repos du dimanche.

Reprise du chœur.

De vos plaisirs,
Messieurs, fixez l'asile,
A Romainville.
S'lon vos désirs,
Nous tâcherons d'amuser vos loisirs.

F I N.

De l'Imprimerie de F. BRETON, Place Maubert, N. 17.

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 352 8